

L'ACTION UNIVERSITAIRE

SEPTEMBRE 1946

GUSTAVE LANCTÔT : *ÉVOLUTION DE NOTRE
HISTORIOGRAPHIE*



LUCIEN LADOUCEUR : *L'ASSURANCE-VIE ET
LE PROFESSIONNEL*



JEAN-PIERRE HOULE : *PROPOS SUR L'ENSEIGNEMENT
SUPÉRIEUR*



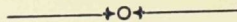
ANDRÉ THIERRY : *L'INQUISITION RENAIT*



ROGER DUHAMEL : *LE COURRIER DES LETTRES*



69



COMITÉ EXÉCUTIF :

M. Jules Labarre, président ;
M. J.-A. Lalonde, 1er vice-président ;
M. Gérard Parizeau, 2e vice-président ;
M. E. Massicotte, secrétaire ;
M. Henri Gaudefroy, trésorier ;
M. René Guénette, président du Comité de
Publication ;
Dr L.-C. Simard, président sortant de charge ;
Dr Stéphane Langevin, ancien président.

CONSEIL GÉNÉRAL :

Le Comité Exécutif et les délégués suivants :

Agronomie : M. Gustave Toupin et Roméo
Martin ;

Chirurgie dentaire : Dr Adolphe L'Archevê-
que et Dr Gérard Plamondon ;

Droit : Me Dominique Pelletier et Me Mau-
rice Trudeau C.R. ;

H.E.C. : M. Jean Nolin et Lt. Col. Urgel
Mitchell ;

Lettres : M. Jean Houpert et M. Guy
Frégault ;

Médecine : Dr J.-A. Vidal et Dr Roma
Amyot ;

Médecine vétérinaire : Dr G.-T. Labelle et
Dr J.-A. Viau ;

Optométrie : M. Léopold Gervais et M. Edgar
Lussier ;

Pharmacie : M. Rodolphe Dagenais et M.
Léopold Bergeron ;

Philosophie : M. l'abbé J.-Bernard Gingras
et M. Gérard Barbeau ;

Polytechnique : M. Roland Bureau et M.
Marc Boyer ;

Sciences : M. Roger Lamontagne et M. Abel
Gauthier ;

Sciences sociales : M. Paul Galt Michaud et
M. François DesMarais ;

Théologie : M. l'abbé Irénée Lussier et M.
l'abbé H.-G. Palardy ;

Le président de l'Association générale des
étudiants ;

Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;

Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette
(H.E.C.)

Administrateur : M. Jean-Pierre Houle.

Aviseurs légaux : Me Roger Brossard, C.R.,
Me Damien Jasmin, C.R.



COMITÉ DE PUBLICATION :

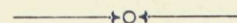
M. René Guénette, président ; MM. Roger
Beaulieu ; Rex Desmarchais, Roger Duhamel,
Alfred Labelle, Léon Lortie, Jean Nolin, Fer-
nand Seguin, M. l'abbé J.-Bernard Gingras.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr
Olivier Maurault, MM. Roger Brais, Jean
Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr
Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques
Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie
Beauregard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs
Stéphane Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest
Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald May-
rand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbon-
neau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier,
secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.



L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés
de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans l'Action Universitaire n'engagent que la responsabilité
de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

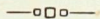
Rédaction et administration : 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie Pierre Des Marais, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$3.00 au Canada et à l'étranger. L'Action Universitaire paraît chaque
mois, sauf juillet et août.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

SOMMAIRE



En deux mots et plus	2
Évolution de notre historiographie <i>Gustave Lanctôt</i>	3
L'assurance-vie et le professionnel <i>Lucien Ladouceur</i>	7
Propos sur l'enseignement supérieur <i>Jean-Pierre Houle</i>	10
L'inquisition renaît <i>André Thierry</i>	12
Le Courrier des Lettres <i>Roger Duhamel</i>	14
Vient de paraître	<i>J. P. H.</i> 23
Échos et Nouvelles	28



En deux mots et plus . . .



Avec la présente livraison, *L'Action Universitaire* entre dans sa treizième année. C'est un âge respectable qu'une revue ne peut atteindre que grâce à la fidélité des abonnés, à la générosité des annonceurs, au dévouement et au travail des rédacteurs.

Certes, nous sommes encore loin de l'idéal, de l'état de perfection; mais sans bailler d'admiration on peut regarder avec une légitime fierté, le chemin parcouru aussi bien par l'A.G.D.U.M. que par la revue.

Les temps héroïques sont révolus. Il reste cependant des difficultés, des obstacles à franchir avant de donner à l'Association sa vraie place dans la vie universitaire, avant que la revue n'atteigne cette facture qui en fasse une publication dont une association puisse s'enorgueillir.

L'idéal nous le voyons parfaitement; les moyens pour y atteindre nous sommes à la veille de les posséder à une condition : que les diplômés portent encore plus d'intérêt à l'A.G.D.U.M.

Cette condition réalisée, le travail considérable accompli par tous les dirigeants de notre groupe depuis sa fondation et plus particulièrement depuis trois ans, donnera ses fruits et l'A.G.D.U.M. dès les prochains mois sans doute, entrera dans une phase nouvelle de son évolution.

L'Exécutif et le Conseil général (en être membre ne constitue pas une sinécure) ont étudié plusieurs projets pour doter l'Association d'un trésor qui permette des réalisations plus nombreuses et l'emploi de cette force que représentent 8000 diplômés.

Avant la fin de l'exercice 1946-47 *L'Action Universitaire* et l'A.G.D.U.M. se seront rapprochées de beaucoup du but fixé par les fondateurs.

Les vacances qui marquent un temps d'arrêt, ne nous permettent pas d'en révéler plus pour l'instant.

Au prochain numéro.

ÉVOLUTION DE NOTRE HISTORIOGRAPHIE

Gustave Lanctôt, D. Litt. L. L. D. C.R.

Conservateur des Archives Nationales

En marge du grand rôle que tient l'histoire dans le milieu québécois, il n'est peut-être pas sans intérêt de passer brièvement en revue la production historique du Canada français. Cette production ne compte pas encore deux siècles d'existence, mais elle a déjà, dans son modeste domaine, connu plusieurs phases assez distinctes les unes des autres. De ces phases, qui se chevauchent évidemment et n'englobent pas tous les écrivains de chaque période, il suffira pour l'instant de souligner ici la tendance dominante.

Il convient, sans doute, d'exclure de la bibliographie historique purement canadienne les ouvrages rédigés par des auteurs français. Sans cette défalcation, notre littérature historique pourrait faire remonter ses débuts à 1609 avec l'**Histoire de la Nouvelle France** de Lescarbot. Mais une stricte exactitude scientifique ne permettant pas cette attribution, on peut placer la naissance de l'historiographie québécoise en 1751, avec la publication, cette année-là de l'**Histoire de l'Hôtel-Dieu de Québec**, qui a pour auteur la Mère Marie-Andrée Duplessis de Sainte-Hélène. Ainsi notre premier historien, chose qu'on ignore, c'est une femme, à qui il convient d'en rendre tout l'honneur. Survient bientôt la conquête britannique, qui nous enlève notre précieuse allégeance française. Mais, avec elle, nous arrivent l'imprimerie, la presse et la liberté politique.

Alors apparaissent successivement les proses parlementaire, pédagogique et journalistique, prose du droit, prose de l'instruction et prose de la survivance. Mais déjà une élite se préoccupe d'histoire : dès 1825, un animateur, Michel Bibaud, publie, par tranches, dans sa **Bibliothèque canadienne**, des chapitres d'histoire du Canada et Jacques Labrie rédige le manuscrit d'une histoire canadienne. Quelques érudits, comme Jacques Viger, contribuent de leur côté, par la collection de documents, de livres et de manuscrits, à la réunion d'importants matériaux historiques.

Le premier ouvrage à sortir des presses est le modeste **Abrégé de l'histoire du Canada**, du polygraphe infatigable Joseph François Perrault, en 1832. Cinq ans plus tard naît le premier ouvrage, qui se hausse à l'histoire véritable, l'**Histoire du Canada** de Michel Bibaud, dont le premier volume paraît en 1837. Si fruste qu'il soit, l'ouvrage représente une tentative méritoire et fournit encore d'utiles renseignements sur le régime britannique. Heureusement survient Garneau : avec lui l'oeuvre historique atteint une altitude remarquable d'impartialité politique, d'exactitude documentaire et d'envergure philosophique. Avec Ferland elle garde encore une belle hauteur de langage et de solidité. Mais cette première période,

si prometteuse, dure peu. Bientôt, avec Bois et Bibaud fils, l'histoire s'affaisse au niveau d'un amateurisme agréable et sincère, mais dépourvu de sens critique et de perspective contemporaine. Par bonheur, des historiens surgissent, tels Antoine Gérin-Lajoie et Turcotte, dont les ouvrages, un peu lourds de citations et courts de synthèse, survivent, cependant, grâce à une information solide et à la probité de la relation.

Mais, déjà, voici que l'histoire marque un nouveau tournant. La majorité des écrivains, influence de Lamartine peut-être, succombent, comme James LeMoine, Joseph Royal et Alfred Dcelles, à la double tentation du moindre effort et de la gloriole facile, et adoptent un genre d'écriture, où les références se raréfient, la précision s'estompe et les événements se noient dans le verbalisme du texte. C'est la deuxième phase de notre historiographie, qui, de l'histoire consciencieuse et solide, tombe dans l'histoire vaporeuse et littéraire.

Puis l'évolution se poursuit. Soulevés par l'exemple des travaux sur notre histoire par des étrangers, Rameau et Parkman, nos auteurs se remettent à l'étude des matériaux de première main. C'est la bonne époque où fleurissent Sulte, Joseph Edmond Roy, l'abbé Auguste Gosselin et Chapais, où les ouvrages dénotent de patientes recherches, le sentiment de l'impartialité et le courage de n'exprimer que la vérité et toute la vérité. Malheureusement, un certain nombre d'auteurs se laissent alors, ou par faux patriotisme, comme l'abbé Casgrain, ou par préoccupation familiale, comme l'abbé Couillard-Després, gagner par le désir de grandir leur pays ou leur cause s'aventurent jusqu'à dénaturer des textes et même mutiler les documents, afin de pouvoir

justifier la thèse qu'ils préconisent. A ce moment, troisième phase à signaler, l'historiographie canadienne-française tend à glisser, de façon générale, de l'histoire littéraire à l'histoire patriotique ou sentimentale.

Malheureusement, par suite de l'absence d'une critique objective, scientifique et courageuse, aucune réaction ne s'est produite contre cette tendance, sauf celle de l'excellent polygraphe, Aegidius Fauteux. L'historiographie anglo-canadienne, avec d'égales faiblesses et un niveau aussi modeste, a été plus heureuse : elle a dû se réformer et se mettre au service de la technique moderne sous les coups droits de la **Review of Historical Publications** et grâce à la création de chaires d'histoire scientifique. Ce qui ne veut pas dire que tout est pour le mieux des mieux chez les écrivains anglais. Loin de là ; un professeur de l'université McGill a récemment dans **Culture**, non sans exagération, d'ailleurs, inculpé d'infirmité et d'infériorité le plus grand nombre des ouvrages de langue anglaise.

Du côté canadien-français, au début du siècle, à la suite de l'absence d'une critique compétente et sous l'influence de préoccupations politiques et de ressentiments personnels, se manifeste une nouvelle orientation ou plutôt une aggravation de l'influence du sentiment nationaliste. Accentuant la courbe d'une évolution régionaliste, une certaine école tend à revenir, selon le mot de Mgr Camille Roy, au genre poétique quant à la rédaction. Quant à l'interprétation des faits, elle se place carrément sous le signe du régionalisme et du séparatisme dans un esprit souvent anti-français et presque toujours anti-britannique. Avec de notables exceptions, où se rencontrent Aegidius Fauteux et l'abbé Ivanhoe Caron, il en résulte que, délaissant les

hauteurs sereines de la science, une partie de notre histoire semble vouloir adopter la technique d'une propagande politique avec tout ce que ce mot comporte de parti pris dans l'interprétation des faits et des documents.

Empruntant le mode facile de l'appel au sentiment national, cette conception historique n'a pas manqué de séduire grâce à la simplicité d'une méthode qui envisage les faits du passé sous l'angle de la race, de la langue et de la religion, sans tenir compte des complexités économiques et sociales qui dominent la vie matérielle de la famille, des institutions et des peuples. Du coup, cette discipline s'est acquise une immédiate popularité auprès de tous ceux qui, mécontents de la situation présente, pour une raison ou pour une autre, cherchent un bouc émissaire qui est le capitaliste ou l'étranger et qu'on peut rendre responsable de presque toutes les faiblesses, de presque toutes les erreurs et de presque tous les échecs du passé.

S'appuyant d'habitude sur de sérieuses recherches documentaires et soignant l'écriture de ses textes, l'école raciste recrute aujourd'hui des partisans dans toutes les classes. En conséquence, il n'est peut-être pas inopportun de relever ici même cette tendance, parce qu'elle n'embrasse pas tout le champ de l'histoire et que, de son propre aveu, elle tend à soulever ces "animosités" condamnées par Léon XIII. Il faut, en plus, signaler qu'elle s'oppose assez fréquemment aux directives passées et présentes qu'ont pu formuler les chefs religieux du pays. Elle s'est même aventurée, pour employer un mot de dom Hilaire "à tirer des événements une apologétique," où elle interprète les desseins de la Providence. Or "il faut beaucoup d'assurance et peu de sens religieux pour prendre la parole à sa place,"

conclut le même auteur. Il semble même que les tenants de l'école raciste n'aient pas encore pardonné au Dieu des nations d'avoir acquiescé à la cession de la Nouvelle-France à l'Angleterre, ni à certains évêques d'avoir accepté ce fait historique, comme un acte permis par la volonté divine. En définitive, on peut dire que la théorie raciste est une déviation hypertrophique d'un chauvinisme sincère, mais qui oublie que le vrai patriotisme, haute vertu morale étroitement liée à la vertu de religion, ne peut se prêter à la xénophobie pas plus qu'au racisme, deux sentiments auxquels s'oppose tout l'enseignement religieux et pontifical dont cette école prétend relever.

Maintenant, si des conceptions idéologiques qui ont inspiré et inspirent nos historiens, l'observateur jette la vue sur les domaines de leur production, il reste surpris de constater que notre effort semble par trop se restreindre en face de l'expansion que prend l'historique moderne. De façon générale, nos historiographes se sont, la plupart du temps, limités aux genres anciens. Ainsi, traitant du régime français, nos ouvrages se réduisent à l'histoire militaire et religieuse. Passant à la domination anglaise, les travaux des auteurs se compartimentent dans l'histoire politique. Les exceptions à cette pratique, dont l'une des plus remarquables fut l'abbé Ivanhoe Caron, peuvent se compter sur les doigts de la main, si bien que pour la connaissance de la plus caractéristique institution de la Nouvelle-France, le régime seigneurial, il nous faut consulter des écrivains étrangers. De même, faut-il encore s'adresser presque uniquement à des sources étrangères, quant à l'étude du commerce des fourrures. Très curieusement, il semble que du moment qu'un sujet ne relève pas de l'idéologie, mais pénètre sur le

territoire de l'activité matérielle, il cesse de nous intéresser, faiblesse qui paraît résulter d'une formation par trop métaphysique qui ne s'arrête peut-être pas assez à l'observation directe ni aux côtés pratiques de l'existence.

Ici, il convient de l'avouer, afin de réorienter nos études du passé, l'historiographie d'expression française prend quelque peu figure de retardataire. Elle en est encore au stade militaire et politique, alors que depuis un demi-siècle l'accent historique se place sur l'économique des peuples. De fait, aujourd'hui, ce nouveau stade est déjà franchi et la tendance de l'heure se porte vers les études sociologiques. Heureusement, grâce à la création d'écoles de hautes études commerciales et d'une faculté de sciences sociales à Québec et à Montréal,

des monographies commencent d'apparaître qui ouvrent la voie à une exploitation grandissante de ces champs historiques si riches en matériaux. Matériaux qui illuminent d'un jour nouveau le grand labeur du coureur de bois et du colon québécois, sans oublier le rôle magnifique, mais trop oublié, du curé de campagne. Il convient aussi de signaler l'importante et grandissante contribution des histoires de paroisses, écrites la plupart du temps par des membres du clergé, histoires qui commencent à se préoccuper d'une présentation des faits économiques et sociologiques. Cette contribution, si elle continue d'élever son niveau technique, pourra nous fournir des éléments précieux pour une étude générale de l'existence personnelle et collective des ancêtres.

L'ASSURANCE-VIE ET LE PROFESSIONNEL

Lucien Lamoureux, L. S. C.

Economiquement, on peut définir ainsi le professionnel : "Un homme qui a sacrifié le premier tiers de sa vie afin de gagner plus d'argent pendant le deuxième tiers et s'assurer l'indépendance pendant le troisième tiers . . . et qui atteint rarement son but".

Le grand public l'envie, car le voyant à son bureau où il impressionne et dans la vie sociale où il domine, il le juge choyé des dieux et nanti d'un brillant avenir économique. La façade est trompeuse. Il y a bien ceux qui ont su capter une "belle popularité", mais le pourcentage n'atteint pas dix. La vérité, c'est que le professionnel chemine assez laborieusement vers une échéance plutôt pénible. Heureusement que la mort l'évite à beaucoup. Le problème n'en reste pas moins posé dans son injustice et son illogisme. Injustice et illogisme, parce qu'une préparation de 25 années et un gain moyen, en somme convenable, devraient lui procurer mieux. On meuble son cerveau dans un triple but : affiner son esprit, créer une élite, l'aider à mieux gagner sa vie.

La compétence et le goût me manquent pour discuter des programmes. Je reste tout de même surpris et déçu qu'on laisse à la vie le soin de lui enseigner les lois économiques élémentaires indispensables à la gouverne de ses affaires temporelles. Con-

séquence : le hasard aux cent visages, imprudence, crédulité, négligence, inconstance, imprévoyance, dirige sa conduite. Or, le hasard n'est pas le père de la logique. Si on pose comme principe que le professionnel est un homme auquel on a procuré un moyen perfectionné et élégant de gagner de l'argent, il ne serait que normal de lui enseigner ce qu'il faut en faire.

Le professionnel moyen ne ressemble pas au commerçant, à l'industriel. Son gain annuel ne connaît pas de ces variations à même lesquelles on se bâtit une fortune. Il ignore par ailleurs ces chutes verticales qui mènent au suicide ou aux maisons de repos. La logique nous dit qu'il doit donc distraire très régulièrement une partie de son présent, disons 15%, pour garantir son avenir et celui des siens. Voilà une politique raisonnable, un équilibre acceptable : laisser 85% au présent. C'est une vérité parmi cent autres que crient des milliers d'expériences. Il faut tout de même que cette vérité soit enseignée d'autorité à un âge où l'homme admet l'enseignement. Car dès qu'il aura pris le départ dans la vie, il ne prendra plus conseil que de lui-même. D'autant plus assoiffé d'initiative qu'il en aura été plus privé, il agira au hasard, accumulant les erreurs dont il ne réalisera certaines que trop tard. Flatté, trompé, errant dans sa vie sans

plan d'ensemble et sans principes directeurs, il risquera les gestes les plus audacieux, les plus renversants, les plus divers. C'est un fait que les vendeurs de tout et de n'importe quoi le préfèrent, ce qui est mauvais signe.

Le professionnel doit se rendre à l'évidence qu'il mène une vie en somme dispendieuse que les impôts compliquent; que son revenu n'est pas une promesse sérieuse de richesse et qu'il ne peut espérer mieux qu'une honnête indépendance. A viser plus haut, à vouloir se payer l'illusion de la grande vie, il risque de compromettre et l'avenir de sa famille en cas de décès et le sien propre quand l'âge viendra imposer le ralentissement.

Et l'assurance-vie, quand donc y arriverez-vous ? Je ne crois pas un seul instant avoir cessé d'en parler. Car l'assurance-vie, c'est l'évaluation mathématique, la mesure de votre vie en regard des vôtres au décès ou du vieil homme que vous serez un jour. Or mesurer la vie d'un homme, c'est dresser un bilan de ses qualités et de ses faiblesses, scruter les dangers du milieu où il évolue et les problèmes du siècle où il vit, établir le rapport de ses rêves avec ses moyens de réalisation. Vous le voyez, c'est un problème formidable ! Et quand on songe, d'une part, au rôle prédominant que joue l'assurance-vie dans la sécurité de la nation et, d'autre part, à la formation pitoyable de la très grosse majorité de ceux à qui l'ont fait jouer le rôle de conseil, il y a de quoi frissonner. Mais ceci est une autre question.

Le professionnel, beaucoup plus que d'autres, réalise que nous vivons en pleine révolution où le matériel domine nettement le spirituel. La machine a fait naître une tendance désordonnée vers l'efficacité. Et suprême erreur, on a modelé l'homme sur elle afin de lui

faire rendre plus et plus encore. On le juge à sa production pour l'ouvrier, à son gain, trop souvent, pour le professionnel. Les valeurs morales et spirituelles en souffrent. L'individu, en perdant la sécurité, a perdu un élément du bonheur. En vain les gouvernements chercheront-ils à assurer l'individu contre les soubresauts de la vie, c'est de l'éducation à rebours. La sécurité est une affaire personnelle que chacun doit bâtir à sa taille. Le socialisme outré tue l'initiative et atrophie le sens des responsabilités.

Deux problèmes se posent au professionnel : sa famille et lui-même. Pour les solutionner, il prend 15% de son revenu. Et il achète de l'assurance-vie. Comment ? Presque toujours au hasard d'une sollicitation hâtive. Quand prend-il le soin d'établir les données de son problème, de le mesurer ? Le médecin prescrit-il sans ausculter ? Si l'on savait comme, de ce fait, l'assurance-vie remplit pauvrement sa fonction !

Protéger sa famille, c'est :

- a) lui assurer un revenu raisonnable
- b) pendant une période convenable (tant que le plus jeune enfant n'a pas atteint 21 ans)
- c) avec, en fin de période, une honnête indépendance pour la maman.

Se protéger soi-même, c'est :

- a) s'assurer un revenu minimum suffisant en cas de maladie ou d'accident.
- b) garantir à ses vieux jours une retraite méritée.

Simple comme chou, n'est-ce pas ?

Combien pourtant pourraient passer ce "test de sécurité?" Les assureurs sérieux vous diront qu'ils sont bien peu nombreux. La majorité paie pour des solutions partielles, du mirage. Il faut cependant admettre que tout plan d'assurance qui ne garantit pas toutes et chacune de ces nécessités est mauvais. L'erreur commune c'est le concept "capital" quand la vie enseigne et cruellement, que seul le revenu constitue une véritable protection. Qu'on demande aux notaires l'histoire des capitaux aux mains des veuves joyeuses, ou non, qu'on s'arrête à réfléchir aux problèmes, convol, décès de la mère peu après celle du père, accroissement constant du coût de la vie, impôt sur les successions . . . etc.

Et nous pourrions continuer ainsi longtemps. Il nous semble en avoir dit

suffisamment pour convaincre le professionnel que son problème-sécurité n'est pas simple et que si l'assurance-vie est un moyen merveilleux, il est de manipulation délicate.

Nous croyons devoir ajouter que ce que nous venons d'écrire n'est que la synthèse de l'expérience acquise de tous les H.E.C. (Ecole des Hautes Etudes commerciales, section assurance). Lors du grand congrès d'octobre, nous avons jeté les bases d'un groupement professionnel afin d'assurer de solides garanties de compétence, à l'accomplissement d'une tâche de portée sociale énorme. Nous avons même transmis aux autorités provinciales une résolution demandant que tous les assureurs subissent après études, de sérieux examens de compétence.

PROPOS SUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Jean-Pierre Houle

Au cours du mois de juillet, alors que les populations attendaient Bikini avec la même frayeur que nos ancêtres guettaient la venue de l'an mil, un groupe de professeurs de l'Université recevait la visite d'un savant, membre de la Commission française de l'énergie atomique. M. Pierre Auger entretint les professeurs de l'énergie atomique, des expériences que l'on tente déjà en vue de développer l'utilisation pacifique de cette nouvelle recette de mort, des études entreprises des phénomènes nouveaux de température et de pression que la bombe atomique permettra sans doute d'atteindre. Ignorant tout de ces questions, il m'est impossible de rapporter les propos scientifiques de M. Auger. Ce que je veux plutôt retenir ce sont les propos qu'il a tenus sur l'enseignement universitaire, son organisation, ses méthodes, ses professeurs. M. Pierre Auger qui est directeur de l'enseignement supérieur en France, est très au fait de ces questions et il n'est pas sans intérêt pour nous de connaître son expérience.

Qu'est-ce qu'un professeur ? Qu'est-ce qu'une université ? Questions très simples qui vous font sourire. Et pourtant ! Interrogez-vous, interrogez vos collègues, vos confrères et vous serez étonnés du vague, de l'imprécision des réponses.

Ce sont là des questions essentielles auxquelles il faudrait répondre une

bonne fois. Les grands projets, les rêves viendront ensuite. Il y a même des chances que des illusions, des préjugés, une certaine ignorance et une mauvaise volonté trop évidente disparaissent du même coup.

Nous pouvons demander à d'autres les éléments de cette réponse et c'est pourquoi nous retenons les propos de M. Auger ; mais il est bien entendu que la réponse elle-même ne peut être donnée que par nous et dans un sens qui nous convienne.

"Le professeur d'enseignement secondaire (1) enseigne ce qu'il a appris. Le professeur d'enseignement supérieur enseigne non seulement ce qu'il a appris, mais ce qu'il a trouvé lui-même. Son rôle étant de préparer les autres à participer au progrès humain, soit dans le domaine de la technique, soit dans le domaine des connaissances pures, il faut qu'il participe lui-même à ce progrès. Son principal rôle sera la communication personnelle à ses étudiants, de ses méthodes de travail, de ses découvertes." Et voilà qui souligne les responsabilités et des professeurs et de l'Université.

(1) Nous ne prétendons pas rapporter les termes mêmes employés par M. Auger, mais l'essentiel de sa communication.

“On peut comparer le professeur d’enseignement supérieur à un virtuose qui pratique son piano ou son violon aussi longtemps qu’il lui est possible. Un professeur de mathématiques, de physique, de chimie, devra pratiquer les mathématiques, la physique, la chimie toute la journée. Cela se comprend bien quand on pense au professeur de la Faculté de Médecine qui non seulement fait des cours ex-cathedra, mais surtout conduit ses étudiants dans les salles d’hôpital où non seulement on applique le mieux possible les méthodes éprouvées de traitement des maladies, mais où surtout on essaie de les améliorer et d’en appliquer de nouvelles.

Cela correspond au double rôle de l’Enseignement supérieur :

1° Former des élites dans les diverses professions : ingénieurs, médecins, avocats, etc.

2° Maintenir et développer la haute culture.”

Il faut donc qu’un professeur d’université puisse, en plus de son enseignement, pratiquer la science qu’il enseigne, c’est-à-dire faire de la recherche. Naturellement et M. Auger l’a bien exprimé, ceci est valable pour toutes les disciplines, histoire, philosophie, lettres. On comprend facilement — ou on devrait comprendre — que le professeur d’histoire qui ne veut pas

se résoudre au travail de répétiteur, doit consulter les documents. Les textes sont ses cobayes. Il doit posséder une bibliothèque considérable. Vous devinez ce que cela demande ?

La pratique d’une science, d’une discipline intellectuelle, les recherches, les travaux de laboratoire sont impossibles si le professeur est tenu à un service trop lourd, s’il doit consacrer à l’enseignement oral le plus clair de ses heures.

En France, nous a dit M. Auger, “le service normal d’un professeur est de 3 heures de cours par semaine; il faut songer naturellement que chaque heure de cours demande une préparation beaucoup plus longue que dans le secondaire et qu’en plus de cela le professeur doit diriger les étudiants pour les initier à la recherche scientifique et prendre sa part de la gestion du laboratoire.”

Ces propos de M. Auger dont nous croyons avoir rapporté l’essentiel, démontrent bien que le professeur d’enseignement supérieur n’est pas qu’un distributeur de savoir. En réduisant son activité à ce dernier rôle, en entourant son travail de conditions telles qu’il ne puisse se livrer, avec satisfaction, à aucune recherche originale, ni former des disciples, on le détourne de sa voie et on rend fausse la mission de l’Université.

L'INQUISITION RENAÎT

André Thierry

Que mes lecteurs se rassurent, il ne s'agit pas ici d'une enquête sur l'état des moeurs et de la libre pensée dans la province de Québec. Pour une chronique, ce serait vraiment un sujet tout en or; mais il faut savoir résister aux tentations et ne pas nouer moi-même la corde avec laquelle on me pendrait avec plaisir.

"Faut-il brûler Kafka?" Quel est votre avis? Vous n'en avez pas et vous ignorez qui est Kafka? De l'un et de l'autre je ne vous blâmerai. Permettez-moi alors de vous éclairer et vous jugerez ensuite de l'importance et du sérieux du débat.

Frantz Kafka est un juif né à Prague en 1883 et mort au sanatorium de Kierling en 1924. Il laissa des romans, la plupart inachevés, et un journal intime. Il avait exprimé le désir qu'on ne publiât rien de cette oeuvre. Non seulement il ne fut pas écouté, mais ses travaux connurent le péril de la traduction. Aujourd'hui on le considère comme un ancêtre de l'existentialisme et on lui prête une philosophie qu'il n'a pas voulu énoncer. Son oeuvre, certes, est celle d'un angoissé; il s'en dégage une odeur de charnier et une lumière crue de désespoir; "mais son génie a consisté à exprimer, sous une forme symbolique très simple, la détresse de l'espèce humaine et de la race juive

en un siècle qui, pourtant, n'en était encore qu'à son premier quart." (André Billy)

En 1933, les nazis brûlèrent ses livres et maintenant les communistes français, par la voix de leur journal **Action**, demandent qu'on les brûle de nouveau en effigie. Pourquoi? Parce que Kafka est un écrivain pessimiste **donc socialement réactionnaire**.

Réactionnaire, voilà le gros mot lâché et voilà un vieux débat, par ailleurs assez puénil, réouvert. Vous devinez de quoi il retourne? Kafka importe ici assez peu; ce n'est pas à lui seul qu'on intente un procès et je ne suis pas chargé de le défendre. Son oeuvre est là qui plaide pour lui et les générations futures en retiendront ce qui mérite de demeurer. Mais en lui on veut atteindre tous les écrivains, tous les artistes préoccupés avant tout de leur art, désireux d'exprimer dans une forme aussi parfaite que possible le message qu'ils portent et qui ne se croient pas tenus, pour faire oeuvre belle, de mutiler leur pensée en acceptant un credo ou en se soumettant à une mode. Il n'y a que les mauvais écrivains qui soient dangereux et tel auteur d'hagiographies qui aura fait ses lettres à l'école du soir, causera plus de mal à sa clientèle que Monsieur Renan avec tous ses livres.

Il est assez remarquable, sinon remarqué, que les bonnes causes trouvent souvent leurs défenseurs chez les petits maîtres qui, incapables de s'imposer par la force de leur talent ou la probité de leur travail, se transforment en publicistes ou en censeurs. Il arrive qu'un auteur excellent consacre à la défense d'une cause ses meilleures pages et que son plaidoyer soit une oeuvre d'art, mais on n'a jamais vu un auteur de second ordre recevoir une once de talent de son adhésion à un groupe, un parti ou une chapelle.

Ce n'est pas l'existentialisme qui fait de Sartre un bon écrivain; les communistes peuvent être fiers à bon droit de compter Aragon parmi les leurs, mais ils ne lui ont pas donné son génie; la meilleure écriture de Brasillach était indépendante de sa folie fasciste; on a déjà oublié les **Grands Cimetières sous la lune** de Bernanos mais la **Joie**, l'**Imposture**, **Sous le Soleil de Satan** sont des oeuvres impérissables et enfin, je n'hésite pas à commettre le sacrilège,

Claudiel n'est pas à son meilleur quand il se prend pour un Père de l'Église.

L'une des causes de notre retard à venir à la vraie littérature serait peut-être que pendant longtemps, au Canada français, on s'est servi de la plume comme d'une épée, d'un gourdin ou d'un goupillon.

Dans notre terne XIXe siècle littéraire, Gerneau seul a écrit une oeuvre qui pouvait défier le temps. **Il s'est soumis à son sujet** sans égard pour les intérêts, ni les conséquences. Historien, scrutant les documents, interprétant les faits, il pouvait laisser à d'autres plus faibles ou moins honnêtes, le soin de jouer les propagandistes. Et c'est pour cela que des plumes pieusement, prudemment anonymes voulurent le citer au tribunal d'une nouvelle inquisition.

L'écrivain, l'artiste sont des êtres dégagés du temps, des caprices et des intérêts de tel ou tel groupe. Ils peuvent à l'occasion prêter leur talent à une cause, mais leur fin est le service de l'homme qu'ils ne trahiront qu'en aliénant leur liberté.



LE COURRIER DES LETTRES

Roger Duhamel

Même si de patients compilateurs se sont penchés avec une loupe sur nos origines littéraires, l'esprit impartial doit reconnaître que notre littérature ne date que d'une quinzaine d'années. Je m'en excuse auprès d'un certain nombre d'écrivains qui ne sont plus jeunes et qui pourraient s'estimer lésés par cette affirmation catégorique. Il y a longtemps en effet que nous comptons des hommes préoccupés par les problèmes artistiques et intellectuels, mais il s'agissait d'individus isolés, ne disposant d'aucun soutien extérieur et ne participant à aucun mouvement d'ensemble en vue d'assurer notre autonomie intellectuelle. Déjà avant la guerre — et les années du conflit n'ont fait qu'accélérer le processus de libération — il était difficile de se rendre compte que de jeunes écrivains prenaient conscience de leur personnalité propre et s'engageaient dans des voies où ils ne trouvaient, parmi leurs compatriotes, aucun devancier qui eût déblayé le terrain. On ne s'étonnera pas dès lors que certains esprits imbus de colonialisme français s'en soient effrayés et aient jeté les hauts cris. Témoin ce publiciste de mérite qui regrette que nous n'ayons pas fait nos classe de Résistance . . .

S'accomplir soi-même, excellent programme d'action. Il ne s'ensuit pas toutefois qu'il faille rompre des liens traditionnels et se refuser des apports

dont nous ne pouvons pas nous passer. J'admire l'optimisme de mon ami Robert Charbonneau et je sais bien qu'il a raison quand il s'oppose à l'imitation stérile et à la servilité sans grandeur. "Il faut cesser de penser en provinciaux". Applaudissons des deux mains. Je m'inquiète un peu toutefois quand il établit un rapport de cause à effet entre notre éloignement de la France et l'épanouissement littéraire actuel. "On remarquera que la pléiade d'écrivains qui honorent aujourd'hui nos lettres, aucun n'a fréquenté les universités françaises. Ces écrivains, formés par d'autres Canadiens, dont quelques-uns avaient étudié en France, ont créé spontanément et selon leur génie propre."

C'est faire bon marché — trop bon marché, à mon avis — de ce que nous devons à la France et de ce que la France peut encore nous donner. L'inspiration puisée auprès des grands maîtres n'étouffe que ceux qui, même laissés à eux-mêmes, n'avaient rien à apporter qui fût original et personnel. Les autres y trouvent un approfondissement, un enrichissement, de leurs propres dons. Ce n'est pas diminuer les oeuvres du romancier Robert Charbonneau que de reconnaître qu'il ne serait pas ce qu'il est sans une pratique fréquente des bons romanciers français contemporains. Il m'importe assez peu de savoir, de Duhamel ou de Gilson, qui a raison, si le Canada est une

branche de l'arbre français ou "un autre arbre qui est un arbre comme lui". Ce qui compte, c'est que les racines, que nous le voulions ou non, se touchent, se compénètrent, et qu'à vouloir les séparer arbitrairement, ce n'est pas nous qui serions les bénéficiaires.

Charbonneau partage ce sentiment, puisqu'il espère "qu'une collaboration est possible avec la France et s'il ne dépend que de nous, on peut dire qu'elle existe déjà." Que cette collaboration en soit une véritable, c'est-à-dire que la France aussi ne craigne pas se rabaisser en s'intéressant à nous. Plusieurs de nos écrivains sont légitimement chatouilleux et n'aiment pas beaucoup recevoir des manifestations de pitié hautaine de la part des Français dont les avantages évidents sur nous doivent les incliner à une indulgence compréhensive, sans flagorneries inutiles et blessantes. Que vos écrivains nous envoient leurs livres, nous confiait Georges Duhamel, lors de son passage à Montréal. Ne redoutons pas le verdict de Paris, mais soyons assez aguerris pour l'accepter sans rechigner. L'exemple de la Belgique et de la Suisse doivent nous guider dans nos rapports intellectuels avec la France.

* * *

Il est beaucoup question de civilisation et de culture dans les **Propos sur la montagne** (Editions de l'Arbre). A vrai dire, nul plus que M. Edouard Montpetit n'a essayé au Canada de cerner ces notions et d'en dégager tous les sucs féconds. C'est là l'objet de prédilection de sa pensée méditative et chacun de ses ouvrages nous apporte de nouvelles précisions dont nous tirons un grand bénéfice. Un livre de M. Montpetit ouvre toujours de vastes perspectives, il se développe comme

une polyphonie intellectuelle aux profondes sonorités. Des considérations sociales et économiques se mêlent à des observations morales, des rappels historiques voisinent avec des souvenirs personnels. Le tout forme un ensemble attachant par quoi se reconnaît l'humaniste à qui rien de ce qui est humain n'est étranger.

M. Montpetit évoque un séjour en Alsace et en Lorraine pour aborder le problème, capital au Canada, de la double culture. Il y trouve une confirmation de ce qu'il pense fermement, à savoir que la coexistence de la culture française et de la culture anglaise dans notre pays n'est pas une source de division comme on a appris à le penser, mais qu'elle peut fonder une civilisation originale et riche de virtualités. "Il faut garder les cultures qui sont à l'origine d'une nation. Sitôt que l'on prétend tout tirer de soi-même, il en résulte un appauvrissement qui appelle des rénovations." C'est sur ce plan élevé que peut s'accomplir la difficile unité nationale que des esprits brouillons sont parvenus à rapprocher de la quadrature du cercle. "Le Canada de demain sera vraiment fort dans la mesure où il recourra aux énergies de son passé qui méritent d'être pieusement conservées." Si nous savions reconnaître sans amertume nos différences et nous en accommoder, combien de désillusions nous éviterions-nous !

Nourri de la science sociale française qui florissait au tournant du siècle, M. Montpetit est convaincu de la nécessité des élites. Il ne restreint pas cette notion à quelques professions privilégiées; au contraire, il la recherche partout où elle se trouve, c'est-à-dire dans toutes les classes de la société, puisqu'il est bien connu qu'il n'y a pas de sots métiers, mais beaucoup de sottes gens. Notre civilisation exagéré-

ment spécialisée tend à détruire les élites; raison de plus pour travailler à leur constitution et à leur épanouissement. A l'instar de Paul de Rousiers, l'auteur des **Propos sur la montagne** préconise comme disciplines essentielles "la connaissance des lettres et la recherche de l'expression — qui est une riche contrainte, négligée sinon bafouée chez les drôles de mandarins que nous sommes —; la poursuite de l'art sous toutes ses formes, à la fois inspiration et lumière; la soumission à la règle des sciences et la pénétration constante, méditée, du passé."

Il n'y a peut-être qu'au Canada où l'on puisse étudier dans une juste perspective les rapports de la qualité et de la quantité. A côté des Etats-Unis où la quantité est maîtresse, héritiers de la civilisation européenne où règne la qualité, nous sommes en mesure de dresser un bilan qui ait des chances de se révéler juste. M. Montpetit ne rejette ni l'une ni l'autre; il est trop de son temps pour dresser de vaines exclusives, il préfère réserver à chacune le secteur qui lui est propre. L'ère de la quantité nous a valu des avantages qu'il serait puéril de négliger, mais il ne s'ensuit pas que nous devons mépriser la qualité qui est choix, bon goût et mesure. Dans tous les domaines, nous en retrouvons les témoignages et c'est par elle qu'une civilisation s'élève à la beauté. Ce qu'il faut avant tout comprendre, c'est que "la science n'est pas en soi un principe de moralité. Surtout, la civilisation n'est pas une question de quantité, mais elle découle de la persistance des valeurs profondes qui gardent et fortifient l'esprit de l'homme et qui jaillissent de l'antique pensée et des renouvellements qu'y a apportés le souffle sans cesse renaissant de la chrétienté." C'est à ces sommets que se résolvent les apparentes antinomies.

Une étude sur le caractère permet à M. Montpetit de passer en revue les traditions et les institutions inséparables de notre personne morale. Le professeur émérite émet quelques vues pertinentes sur l'éducation. En réaction contre le bourrage de crâne systématique et la multiplication des matières dites pratiques, comme j'aime lire sous sa plume: "Tout dans l'enseignement est prétexte à formation. Un phénomène n'est jamais isolé: il est lourd de certitude ou d'hypothèse, il éveille toujours l'idée qui l'a déterminé et rattache ainsi l'universel raisonnement. Il y a des directives dans tout: il suffit de les faire jaillir par la comparaison. C'est ainsi que l'enseignement classique atteint son efficacité et devient pratique." Ces fortes paroles devraient faire autorité et écarter les vents de folie qui soufflent souvent sur notre enseignement.

Je ne saurais trop recommander la lecture attentive des **Propos sur la montagne**. Si l'on se méfie parfois des livres de professeurs, qu'on fasse exception pour celui-là. Il est rare qu'un économiste de carrière cite avec autant de bonheur Loti et Giraudoux, Duhamel et Jules Romains. Il est encore plus rare, dans notre pays, qu'un esprit s'attaque à des problèmes essentiels pour y apporter les solutions dictées par la sagesse et l'expérience. M. Edouard Montpetit demeure l'honneur de la pensée canadienne-française.

C'est également à son influence qu'il faut rattacher l'Institut de Sociologie, qui relève de la Faculté des Sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal. Cet Institut, dont M. Arthur Saint-Pierre assume la direction, se voue à la recherche. S'il n'a pas accompli davantage, c'est que les ressources lui font lamen-

tablement défaut. Il est même admirable que malgré son dénuement, il ait pu jusqu'à maintenant grouper quelques chercheurs désintéressés et lancer quelques publications qui permettent au public de bénéficier du fruit de ses travaux.

La première de ces études paraît à son heure, puisqu'elle traite du problème ardu de la protection de l'enfance. **Témoignage sur nos orphelinats** (Editions Fides) est le résultat d'une enquête sérieuse menée par M. Saint-Pierre lui-même. On y trouve des documents de première main qui aident à se former une opinion plus sereine, plus juste aussi, que celle qui découle des polémiques de ces derniers mois. L'enquêteur, depuis de nombreuses années, s'est fait le protagoniste de l'institution qu'il préfère au placement familial pour des motifs qu'il a souvent exposés. Il a voulu se rendre compte si sa position était conforme à la réalité et pour y arriver, il a dressé un questionnaire qu'il a fait parvenir à de nombreux anciens de nos orphelinats. Chacun de ceux qui ont répondu s'est exprimé avec franchise, puisqu'il avait la certitude que son identité ne serait pas révélée. On obtient ainsi un échantillonnage assez étendu pour fonder un jugement qui ait quelque chance de se rapprocher de la vérité.

Il ne peut être question ici de passer en revue les nombreuses questions posées; soulignons seulement qu'elles sont toutes fort judicieuses et qu'elles fournissent les éléments nécessaires à une appréciation d'ensemble. Elles se complètent heureusement par la correspondance des interrogés; M. Saint-Pierre a été bien inspiré de publier de copieux extraits de ces lettres qui donnent à son enquête une allure moins schématique. Que résulte-t-il de tout

cela? 89.4 pour cent sont favorables à la formation reçue à l'orphelinat, tandis que les autres expriment une opinion défavorable. On en doit donc conclure que les critiques tapageuses qui remplissent les colonnes de journaux spécialisés dans le chantage et le scandale ne correspondent pas à la réalité, que certains faits isolés, si regrettables qu'ils soient, sont délibérément montés en épingle et que si des améliorations s'imposent dans les méthodes suivies, il ne s'ensuit nullement qu'il faille procéder à un chambardement de notre régime institutionnel. Les recherches sérieuses de M. Saint-Pierre le démontrent à l'évidence.

Dans la même collection, M. Firmin Létourneau publie une enquête économique et sociale sur **Le comté de Nicolet** (Editions Fides). C'est une monographie soigneusement documentée, préparée par un spécialiste qui a poursuivi ses études sur le terrain et ne s'est pas contenté des seules sources écrites. **St. Denis, a French-Canadian Parish**, d'Horace Miner, et **French Canada in Transition**, d'Everett C. Hughes, ont mis en vogue ces enquêtes sociologiques sur un milieu déterminé. Nous les estimons du plus grand prix pour connaître à fond une région déterminée. M. Létourneau insiste plus sur l'aspect économique que social, mais son étude ne possède pas moins une valeur certaine. Elle renseigne abondamment sur le milieu physique, le milieu humain, l'agriculture, l'industrie, le commerce, les transports et communications, le crédit, l'épargne et le placement dans le comté de Nicolet. Quand nous posséderons de semblables monographies sur tous les comtés de notre province, nous aurons en mains d'excellents instruments de travail. M. Létourneau ouvre une avenue féconde.

Ce sont les travaux déjà anciens d'un pionnier et d'un maître de la science sociale au Canada français, M. Léon Gérin, que l'on a réunis dans **Aux sources de notre histoire**. Ces études disséminées dans des revues à peu près introuvables dans notre pays méritaient de ne pas sombrer dans un injuste oubli. Dans une langue d'une remarquable clarté qui n'exclut pas une solide élégance, M. Gérin retrace les origines de la colonisation française en Amérique. Le sujet n'est pas inédit, mais l'auteur le renouvelle par une érudition très poussée et porte des jugements d'une très grande clairvoyance. On lui sait gré notamment de toujours se livrer à des rapprochements entre les événements du Canada et l'histoire européenne. Il nous est ainsi loisible, par exemple, de saisir les répercussions des guerres de la France sur les retards apportés à la colonisation. De plus, M. Gérin insiste comme il se doit sur le caractère distinctif de nos institutions sociales. Ne se limitant pas au cadre étroit des événements politiques ou militaires, il fait davantage comprendre la nature de l'existence quotidienne dans le nouvel établissement. Dans sa brève préface M. Montpetit souligne que "Gérin ne conçoit pas l'histoire comme une suite de dates, un faisceau d'événements. Il l'utilise, certes, comme une "base profonde" pour reprendre le mot de Stendhal, mais s'il s'y attache c'est moins pour s'y complaire que pour en tirer une leçon d'ordre politique et social. Qu'on relise, sous cet angle, son puissant réveil de la figure de Cartier. L'histoire ainsi traitée me paraît plus vivante. On y sent toutes les forces, toutes les faiblesses aussi, de la nation." Souhaitons que l'on songe à publier en volumes toutes les œuvres éparses de M. Gérin; nous n'avons pas le droit de les laisser se perdre.

On a beaucoup parlé en son temps du **French Canada in Transition** d'Everett C. Hughes. Ce n'est pas mon propos de revenir sur cette oeuvre savante consacrée à l'étude d'une petite ville ouvrière de la province de Québec, Drummondville, désignée sous le nom de Cantonville. Je ne veux ici signaler que l'excellente traduction française qu'en a faite M. Jean-Charles Falardeau sous le titre de **Rencontre de deux mondes** (Editions Parizeau). C'est toute la crise de l'industrialisation au Canada français que nous retrouvons dans cette étude localisée. Qu'on puisse discuter tel ou tel point de la patiente enquête de M. Hughes, cela va de soi. L'ensemble reste néanmoins un document précieux auquel nous pourrions nous reporter fréquemment.

* * *

Les chansons de geste sont nées aux environs du XI^e siècle et elles évoquaient pour le public naïf et neuf de l'époque des légendes hautes en couleurs, soulignant d'un trait épique les faits d'armes et les exploits de héros élevés presque à la dignité de demiurges. La légende s'emparait de quelques événements réels et les transposait de façon à satisfaire le goût juvénile de populations en quête de prouesses, prompts à s'enthousiasmer et à découvrir dans ces récits l'image même de leurs rêves. Les guerres de Charlemagne contre les Sarrasins fournissaient ample moisson; la plupart des chansons de geste tournent autour d'incidents, le plus souvent imaginaires ou grandement exagérés, de ces combats qui attestent d'une grandeur à l'antique. A lire aujourd'hui ces textes empreints d'une ferveur mêlée d'une étonnante crédulité, il est facile de reconnaître que Victor Hugo avait raison de définir l'épopée: "l'his-

toire écoutée aux portes de la légende"

Monsieur le chanoine Arthur Sideleau, doyen de notre Faculté des Lettres, a voulu mettre sous les yeux des étudiants et du public lettré en général les principaux textes des **Chansons de geste** (collection Humanitas, Editions Lumen). Depuis les ouvrages érudits de Gaston Paris, de Léon Gautier et de Joseph Bédier, les gens cultivés ont pris plaisir à retrouver ces premiers balbutiements de nos lettres où l'on découvre parfois avec ravissement l'expression délicate ou ingénieuse des sentiments de l'époque. Mais à l'exception de la Chanson de Roland qui a toujours joui d'une légitime notoriété, il est difficile de se reporter aux œuvres mêmes. M. Sideleau a comblé une lacune. Utilisant les meilleures chrestomathies de l'ancien français, il a préparé une précieuse édition des principaux extraits des chansons de geste, les deux textes en regard, comme on le pratique dans la fameuse Collection Guillaume Budé, ce qui permet souvent de fécondes comparaisons sur l'évolution de la langue au cours de plusieurs siècles.

Pour permettre au lecteur de ne pas s'égarer dans ce maquis de légendes et d'exploits et lui faciliter l'accès d'écrivains si éloignés de nous à tous égards, M. Sideleau coiffe chaque passage d'un commentaire littéraire et historique qui précise la perspective et rend la lecture avantageuse. De plus, il a respecté l'ordre aujourd'hui admis comme le plus naturel à la suite des recherches des plus savants médiévistes. De la Geste du Roi, il retient certains passages de Berte au grand pied, de la Chanson D'Axpremont, du Pèlerinage de Charlemagne, de la Chanson de Roland et du Couronnement de Louis. La Geste de Ga-

rin de Monglane nous offre Girard de Vienne, Aimeri de Narbonne, le Charroi de Nîmes, la Chevalerie Vivien et Aliscans. Enfin, dans le dernier cycle, (si l'on excepte les gestes provinciales et celles inspirées par les croisades), dans la Geste de Doon de Mayence, nous faisons connaissance avec Renaud de Montauban, Girard de Roussillon, Ogier le Danois et Raoul de Cambrai. Quiconque est un peu au courant, ne serait-ce que superficiellement, de la littérature française à ses origines lointaines reconnaît sans peine que ces titres forment un ensemble homogène et complet.

Dans le cadre restreint d'une simple notice bibliographique, on ne saurait entrer dans le détail de ces œuvres touffues, où d'authentiques beautés surnagent dans un fatras souvent agaçant, qu'il importe néanmoins de connaître pour se rendre compte de quelle lourde gangue s'est arrachée la pierre précieuse du style français. Et cette imagerie légendaire, émouvante et brutale, sincère et excessive, conserve beaucoup d'attraits, même pour le lecteur blasé de notre XXe siècle. M. le chanoine Sideleau a cherché à faire œuvre d'érudition et œuvre de vulgarisation; il a réussi à maintenir un juste équilibre entre ces deux voies et le volume qu'il a soigneusement préparé trouvera sa place dans la bibliothèque de tout homme cultivé. Le spécialiste n'y découvrira aucune faute de métier, le profane n'en exigera pas davantage.

C'est encore M. Sideleau qui a établi le texte d'un des romans sociaux de Balzac, **le Curé de Village** (collection Humanitas, Editions Lumen). Une notice situe ce roman dans le déroulement de la Comédie humaine et en souligne les mérites. Ici et là, au cours du récit, M. Sideleau fait quelques re-

marques qui aident à l'intelligence du texte. Nous espérons pouvoir trouver dans cette collection les principales oeuvres de la littérature française. Surtout quand elles bénéficient de l'appareil d'érudition de spécialistes.

* * *

Ce n'est pas le fait adventice que j'aie traduit cet ouvrage qui m'empêchera d'en dire tout le bien possible. J'estime que Chamberlin est l'un des écrivains politiques et des journalistes américains les plus avertis, les plus pondérés et les plus honnêtes. L'article, la brochure, le livre qui portent sa signature sont tous marqués au coin de la même sagesse. Il y a un certain mérite à ce qu'il en soit ainsi, dans un monde livré aux tiraillements incessants des propagandes adverses et qui se soucie assez peu de la vérité. Au surplus, à l'encontre de la plupart de ses collègues, Chamberlin possède une philosophie de la vie, il est capable de dégager, d'une accumulation de faits et de statistiques, des lignes directrices, des conclusions qui dépassent la caducité de l'événement.

Sans doute aucun sujet n'était-il plus que la Russie soviétique, propre à piquer sa curiosité sans cesse en éveil. Outre qu'il y a vécu de longues années à titre de correspondant de presse et qu'il comprend la langue du pays, il suit de trop près les grands courants d'idées contemporains pour ne pas avoir saisi rapidement les transformations révolutionnaires et pour la plupart imprévisibles qu'apporte la présence tumultueuse de la Russie dans le monde. Encore lui fallait-il s'adonner à de patientes et nécessaires recherches pour en comprendre toute la portée. D'où **l'Enigme russe** (Editions de l'Arbre), qui est à la fois une étude historique, une analyse

politique très actuelle et un relevé économique.

J'ai lu d'innombrables ouvrages sur la Russie soviétique, livres de critiques acerbes et livres de partisans, mais je n'en connais aucun qui fournisse autant de données soigneusement colligées et intelligemment commentées. De plus, ce livre vient à son heure et il devrait éviter à beaucoup d'entre nous des jugements hâtifs, parce que manquant du minimum d'informations indispensable. Chamberlin n'est pas un adversaire systématique du régime communiste. Sans doute ces expériences où la barbarie asiatique tient une si large place lui répugnent-elles, mais avant de les condamner, il préfère en saisir le mécanisme psychologique pour les intégrer dans les phénomènes de l'évolution universelle. Quand il porte un jugement sévère, il ne le fait qu'après en avoir fourni d'abondantes raisons qui suffisent à déterminer l'adhésion de tout esprit non prévenu.

Il est donc devenu impossible et, par surcroît, imprudent, de ne pas se faire des idées nettes sur la Russie d'aujourd'hui. Tout esprit soucieux de sauvegarder les valeurs dont la civilisation occidentale demeure, malgré ses errements, la dépositaire la moins infidèle, doit s'inquiéter sérieusement des progrès du marxisme. L'essentiel est de se former une opinion ferme, faite de jugements plus que de préjugés. L'anticommunisme verbal et creux de certaines bonnes âmes naïves nous pousserait parfois à faire brûler un lampion devant le sarcophage de Lénine. Il vaut mieux connaître l'évolution historique de la Russie, se renseigner sur ses caractères géographiques et ethniques, apprécier ses virtualités économiques, bref saisir en une synthèse vivante le des-

tin étrange de cette Eurasie. L'ouvrage solidement documenté de Chamberlin y aidera considérablement. Si les années doivent rendre certaines données précises démodées, le fond de ce livre demeurera longtemps valable. **L'énigme russe** n'est pas une de ces oeuvres-champignons germées au terreau de l'actualité; elle ne sera pas bientôt périmée.

* * *

Mlle Janette Bertran est une bien jolie jeune fille, mais toutes les jolies filles ne publient pas de recueils de poèmes. J'aurai bien garde de les en blâmer. A vingt ans, le coeur s'agite, les premiers sentiments d'amour, délicieux et confus, transportent l'âme encore inachevée; les élans, les désirs, les joies brèves, les tristesses souvent déchirantes—oui, surtout à vingt ans—, les illusions naissantes et qui déjà commencent à s'effeuiller comme une marguerite, tout cela doit s'exprimer par des chansons. Et ces chansons se modulent sur le mode intimiste où la ferveur juvénile se tempère d'une pudeur parfois angoissée.

Comme épigraphe à **Mon coeur et mes chansons** (Editions Pascal), Mlle Bertran eût pu aisément choisir quelques vers du **Toi et Moi** de Paul Géraudy, mais elle a préféré une citation de Jacques Chardonne, qui fait plus sérieux et m'agrée bien davantage. "L'amour, c'est beaucoup plus que l'amour. Comment démêler un sentiment si simple? Il y entre toujours autre chose, l'âme après les sens, l'âge, la douleur..." Voilà qui est bien grave et bien lourd pour une toute jeune fille. Aurait-elle subi une expérience précoce de la détresse des êtres attirés l'un vers l'autre et impuissants à se rejoindre? Il se peut. Si l'on trouve, jetés ici et là, quelques cris de dou-

leur, l'inspiration d'une jeune fille à l'aube de sa vie ne saurait être entièrement morose. Si Mlle Bertran nous offre son coeur et ses chansons, hâtons-nous de reconnaître que ce coeur est neuf et que ces chansons témoignent en général d'une allégresse non encore ternie.

Le vers libre se prête parfaitement à ces rêveries sans prétention. Il facilite le déroulement des thèmes traités avec une légèreté de bon aloi. Ne serait-il pas grand dommage en effet que la jeune poétesse se fût fixée en des poses hiératiques! Ce ne sont pas les accents déchaînés de Sapho que nous attendons d'elle, non plus que le panthéisme exacerbé d'Anna de Noailles. Quelques émois, tout simplement, confiés à l'oreille du lecteur-confident. Et vous ne trouverez pas autre chose dans **Mon coeur et mes chansons**.

Vingt-cinq courts poèmes, d'une valeur très inégale. Mlle Bertran se perd visiblement quand elle veut "faire de la littérature"; je n'aime pas beaucoup, par exemple, qu'elle nous parle du drapeau tricolore de ses yeux ou qu'elle commette des vers dans le goût de ceux-ci :

Je t'offre sur ma bouche mon émoi;
Ce merci de l'amour que j'ai pour toi.

Par contre, quand il lui arrive de s'abandonner à un sentiment qu'elle éprouve vraiment, elle est capable de jolies trouvailles. Il est difficile de ne pas apprécier un poème qui commence ainsi :

J'aime.
J'aime ma vie.
J'aime le bonheur.
J'aime le jour parce qu'il ressemble à
[la vérité.
Et la nuit parce qu'elle me fait peur.
J'aime les maisons des vieillards où la
[vie marche sur des tapis.
Et la chair des enfants gras.

J'aime la souffrance acide comme un
[citron
Qui me fait apprécier la goutte d'eau.

Mlle Bertran sait être si naturelle,
quand elle y consent. Elle n'a pas
d'ambitions démesurées, le désir com-
mun à toutes les jeunes femmes est le
sien :

J'ai rêvé d'être une femme
Comme on les aime dans les romans.
Je serais simple, je serais bonne,

Un homme m'aimerait.

Que veut-on davantage ? Ce recueil
n'est pas un chef-d'oeuvre, il n'y pré-
tend pas au reste. Ici et là, beaucoup
d'ingénuité, des gaucheries, des naï-
vetés agaçantes, mais tellement de
fraîcheur et de spontanéité ! Quand
elle sera plus âgée, Mlle Bertran n'au-
ra jamais à regretter d'avoir publié
les chansons de son coeur de vingt
ans.

+o+

Dans le Courrier des Lettres d'octo-
bre : **Le voyage d'Arlequin**, d'Eloi de
Grandmont ; **Théâtre en plein air**, de
Gilles Hénault ; **Forestiers et voya-
geurs**, de Joseph-Charles Taché ; **Con-
tes d'autrefois**, de Louis Fréchette, Ho-
noré Beaugrand et Paul Stevens ;
Ceinture fléchée, de Marius Barbeau ;
Louis Jolliet, d'Ernest Gagnon ; **Les
feux s'animent**, de Jean Blanchet ; **Mis-**

sion de femme, de Marie Nille Pintal ;
La vie aventureuse de Jacques Labrie,
de Paul de Martigny ; **Essor vers l'a-
zur**, de Georges Boiteau ; **Montréal,
ma ville natale**, d'Albert Ferland ; **Sou-
venirs de guerre**, de Charles Miville-
Deschênes ; **Face à l'ennemi**, de Pierre
Sévigny ; **L'art vivant et nous**, de Gé-
rard Petit ; **La sagesse du bonhomme**,
de Robert E. Llewellyn.

+o+

VIENT DE PARAÎTRE

LE SIGNE DU TAUREAU

par **Henri Troyat**

(Plon, Paris - L'Arbre, Montréal.)

"Le second signe du Zodiaque est le signe du Taureau. C'est celui des personnes ennemies du rêve et attachées aux plaisirs substantiels".

(Traité d'Astrologie).

Le dernier roman d'Henri Troyat est la démonstration de ce théorème. On comprend facilement que l'auteur de l'Araigne (Prix Goncourt 1938), qui est russe, ait été séduit, frappé du fatalisme inhérent aux prédictions des astrologues et qu'il ait voulu nous prouver qu'il faut prendre ces choses là au sérieux.

Germain Laugier, administrateur-délégué aux "Chaussures Bosco" est un monsieur très bien dont la puissance de travail, le flair commercial, les habitudes d'ordre et de discipline (chez lui toutes les horloges sonnent en même temps), lui ont permis d'accéder à un poste de commande dans l'une des grandes industries parisiennes. Les membres du conseil d'administration l'estiment à son pesant d'or, les concurrents le flattent, le personnel lui obéit comme un chien dressé. Il reçoit à date fixe des gens également très, très bien qui peuvent lui aider dans son ascension sociale. On devine qu'il doit aussi "coucher" à date fixe et

selon un rite arrêté depuis le retour de son voyage de noces. Question d'hygiène.

Confortablement installé en lui-même comme dans son fauteuil directo-rial, Laugier reçoit d'un bel appartement, d'une bonne table et de relations utiles, tout le bonheur des gens qui possèdent des assurances contre tous les risques. Il a cessé depuis longtemps de s'interroger; il a acquis la terrible puissance de l'égoïsme: il est heureux. Mais il n'existe pas d'assurance contre soi-même ou plutôt contre tous les êtres que nous avons été et qui ne meurent jamais tout à fait. Un son, une odeur, une parole, un visage, un papier, un rien suffit pour réveiller l'une de nos ombres et tout est remis en question. Il y a quinze ans, Laugier était un crève-la-faim à la poursuite d'un idéal: devenir artiste-peintre. Bohême. Discussions. Rêves. Travail dur. Misère. Rencontre d'Edith, petite bourgeoise passionnée qui se donne par amour dans un hôtel de passage. Scandale. Adieu d'Edith que ses parents marient à un homme de "leur monde". Laugier perd sa mère, le seul être qui lui reste. Crise. Plongeon dans la vie. Aux "Chaussures Bosco" Laugier gravit tous les échelons. A quarante ans il a parfaitement réussi. Il s'en donne lui-même le témoignage. Un jour qu'il erre sur les quais avec l'espoir pué-ri-er de retrouver un exemplaire de "La Légende des siècles"

vendu jadis pour se payer un rendez-vous avec Edith, Laugier reconnaît qu'il a acquis "le droit à quarante ans d'acheter par désœuvrement des livres qu'il avait vendus à vingt-cinq par amour. C'est ça la réussite." Le noeud du drame est là. Au milieu de la vie, pouvoir se donner un signe extérieur **que l'on ne s'est pas trahi en vain**. Bourdieu, un ancien compagnon de bohème devenu sculpteur, pauvre et parvenu à une certaine gloire, assez pur pour demander toute joie au travail, lui fait parvenir une lettre d'Edith à la veille de divorcer, et lui apprend que pour elle, il n'y a pas eu solution de continuité. Agacement de Laugier qui a peur devant sa tranquillité menacée. On ne se détruit jamais soi-même tout à fait... Des plis de la lettre froissée, peu à peu sortiront le visage d'Edith, son parfum. Sa présence deviendra nécessaire. Et Laugier commettra la bêtise de vouloir renouer avec le passé jusqu'à retourner avec Edith à l'ancien hôtel de passage. L'aventure est pitoyable. A quarante ans, quand on est devenu riche et puissant on n'a plus la pureté de ce que l'on voulait devenir à vingt-cinq. Il y a des gestes qui ne se renouvellent pas.

Je ne rends pas justice au livre de Troyat en le réduisant ainsi à ces épisodes. Il s'agit d'un ouvrage qui se situe dans l'excellente tradition du roman français qui est avant tout une étude de conflits. Et je m'élève tout de suite contre ceux qui auraient le mauvais goût ou la tartufferie de le condamner parce que les héros ont fauté. L'épisode de la chair est au second

plan et Troyat n'écrit pas d'une encre plus noire que M. Mauriac, romancier officiellement catholique.

LES MILLE ET UNE NUITS

par Guy Boulizon

(Éditions Fides)

Vous connaissez déjà l'auteur, conférencier recherché, éducateur et professeur attaché à l'une de nos grandes maisons d'enseignement secondaire. Vous connaissez également l'oeuvre qu'il vient de signer puisqu'elle a été écrite pour vous et qu'elle vous a été offerte en primeur sur les ondes de Radio-Canada, au cours de la saison d'été 1945. Ecrire pour la radio ou y adapter un texte connu et éprouvé n'est pas une besogne aussi facile qu'il semble à l'auditeur moyen qui n'a qu'à tourner le bouton de son appareil et à critiquer ce qui ne lui plaît pas. Quiconque a un peu de métier dans les lettres ou qui, plus simplement, a un peu l'habitude de la lecture se rend très bien compte que la facture d'un texte parlé est différente de celle d'un texte écrit. Et surtout, comme l'écrit si justement M. Léopold Houlié dans la préface des Contes des Mille et une Nuits, "il ne faut pas oublier que le radio-théâtre est du cinéma pour aveugles. Il doit se trouver, dans les dialogues, un exposé sous-jacent des mouvements, des gestes, de la tenue des personnages. Un seul mot parfois crée le décor." L'auteur doit donc penser surtout par images qu'il traduira dans une trame verbale et sonore. Le concours du metteur en ondes lui est ici indispensable. Le radio-théâtre fait naître un autre problème qui

nous intéresse plus particulièrement. Créé pour un auditoire invisible et obligé à cause de cela de recourir à une technique spéciale qui permet de libérer les mots des images qu'ils contiennent, ce radio-théâtre appartient à la littérature à peu près comme le scénario d'un film de cinéma. Les spécialistes écartés, on ne voit pas très bien qui pourrait trouver plaisir à lire un scénario avant d'avoir vu le film et on ne voit pas non plus ce que les lettres pourraient gagner à ce que l'on publie les textes des innombrables sketches que l'on peut entendre chaque jour à la T.S.F. Cela nous rappelle ces grandes pièces d'éloquence de Berryer ou de Chaix d'Estange que nous apprenions par coeur, en rhétorique, et qui ne nous ont jamais communiqué aucun frisson. La voix n'y était pas, ni l'accent, ni l'atmosphère. Seul Bossuet échappe à cette loi et pour d'autres raisons. Ceci dit et d'une façon générale, il se trouve d'heureuses exceptions ou plus exactement il y a un radio-théâtre dont l'actualité dépasse la fréquence des ondes et qui peut prétendre à une survie littéraire: c'est celui qui emploie comme matériaux, des textes célèbres, connus et éprouvés quant à leur magie poétique ou leur pouvoir d'incantation. Mais au respect de la version originale, l'auteur devra ajouter une information et un goût littéraires de première qualité car le texte publié différera nécessairement du texte radiophonique et il faudra, alors, "substituer aux transitions musicales et aux trucs de métier des bruiteurs, pour en conserver sous la forme écrite les principaux reliefs,

des observations piquantes et nuancées, des images rapides, des renvois comme ceux du rez-de-chaussée d'un livre." (Léopold Houlié) M. Boulizon possède cette information et ce goût littéraires et c'est pourquoi l'édition qu'il offre aujourd'hui des Contes des Mille et une Nuits nous procure une joie égale à celle que nous éprouvions, lorsqu'enfants, on nous contait ces merveilleuses histoires si pleines de féeries et dans lesquelles passent des princesses de rêve, des sultans richissimes, de vizirs fourbes, des génies bienveillants. Lors de leur présentation à la radio, ces contes, nous dit l'auteur, n'avaient pour but que de mettre un peu de poésie, d'apaisement, au coeur de ceux qui, quelques minutes après l'histoire d'Aladin, devaient apprendre les premiers ravages de la bombe atomique. La lecture, grâce à une rédaction soignée, élégante, nous apporte encore le même apaisement, la même poésie.

"GANTS DU CIEL"

Cahiers dirigés par Guy Sylvestre;
(Fides)

Je confesse bien simplement que ce cahier consacré à la poésie canadienne anglaise a été pour moi une révélation. S'il m'est arrivé de pratiquer quelques-uns des excellents romanciers que possèdent nos compatriotes de langue anglaise, j'ignorais tout de leur poésie et je crois bien que c'est aussi le cas de la plupart d'entre nous. En plus de l'énorme difficulté qu'il y a de pénétrer une poésie écrite en langue étrangère, le peu d'estime que l'on accorde généralement au travail intel-

lectuel et particulièrement à la poésie, les obstacles que l'on dresse comme à plaisir sur la route du chercheur nous permettent à peine de connaître notre propre littérature et d'étudier notre langue. Mais ceci est une explication et non pas une excuse.

Tous ceux qui liront le cahier "Gants du ciel", et nous les souhaitons nombreux, sauront gré à Guy Sylvestre de les initier à des oeuvres que nous aurions tort de regarder comme étrangères. Elles appartiennent à la vie de la communauté canadienne à qui elles apportent un éclat et une richesse estimables. Comment douter de la qualité de cette poésie, quand un critique aussi autorisé que E. K. Brown écrit que depuis 1935, chaque année a apporté au moins un volume excellent et original. A ce rythme, l'on pourra publier à la fin de la prochaine décade, une anthologie de la poésie canadienne qui fera juger notre époque, un âge d'or.

Un lecteur de langue française aussi peu initié que je l'étais en ouvrant "Gants du ciel" demeure agréablement surpris en constatant que nos compatriotes trouvent volontiers leur source d'inspiration dans l'histoire du Québec. C'est ainsi que deux pièces, déjà classiques, de la poésie canadienne d'expression anglaise portent comme titres : **At the Long Sault et Brébeuf and his Brethren**. En écrivant *At the Long Sault*, Lapmann a été très profondément ému, non seulement par l'insuccès auquel les exploits des héros étaient voués, mais encore par la valeur symbolique d'un état de la nature dans lequel les formes de vie les plus hautes sont si souvent détruites par les inférieures. Pour écrire *Brébeuf*, un poème qui révèle Pratt comme un poète à l'imagination puissante, doué d'une vision extraordinaire et capable de jouer de tous les rythmes, l'auteur n'a pas hésité à consulter tout Park-

mann et pas moins de 6000 pages des *Relations des jésuites*. Il y a là un exemple de probité et un sens de la mission du poète qui laissent rêveur. Mais l'histoire, encore qu'elle semble fournir aux poètes anglais, une satisfaction à leur besoin d'une poésie narrative, n'est pas le thème unique qui se prête à leur interprétation ou à leurs variations. Certains, comme Klein ou Dorothy Livesay, fouillent notre civilisation moderne et reviennent de leurs recherches avec des cris d'indignation ou d'amour, des accents de colère et d'ironie. Klein, dont je me promets bien d'étudier un jour l'oeuvre de plus près, semble traduire la profondeur et l'intensité de ses sentiments dans une ardeur lyrique qui le situe d'emblée parmi les plus grands.

Un cahier comme celui que nous offre Guy Sylvestre ne se résume pas, et n'étant pas une anthologie, il ne peut suffire à nous faire connaître la poésie canadienne-anglaise; c'est une introduction magnifique écrite par les meilleurs critiques du Canada anglais et qui nous donne le désir très vif de pénétrer l'oeuvre d'un Arthur Smith qui a écarté de sa poésie toute sensibilité, toute hypocrisie, toute grandiloquence et pour qui la voix du poète et celle du saint sont une seule et même voix.

En publiant ce cahier, Guy Sylvestre a peut-être commencé ce dialogue entre les deux formes d'une culture canadienne à laquelle nous devons tendre de toutes les forces saines qui sont en nous. Si la politique semble malheureusement n'être qu'un jeu cruel, une source de divisions, la poésie, la culture, parce qu'elles dépassent les frontières, parce qu'elles ignorent les intérêts mesquins, sont au contraire le meilleur ciment d'une entente éminemment désirable et un gage de paix parce qu'elles sont l'oeuvre d'hommes de bonne volonté.

LES RÉGIONS POLAIRES

par **Pierre George,**

professeur agrégé de géographie.

(Collection Armand Colin, Paris)

La conquête des Pôles, la recherche des Passages, les chasses aventureuses dans le grand Nord et les mers australes, tels étaient les thèmes héroïques qu'alimentaient naguère encore ces régions polaires défendues par leur terrible climat contre les tentatives d'exploration. Et voici que les récents progrès de la technique, l'apparition de moyens perfectionnés de relation comme le brise-glaces, l'avion, la T. S. F., les ont soudain rendues accessibles à l'exploration scientifique méthodique et même, sur bien des points, à l'exploitation industrielle.

M. Pierre George nous offre aujourd'hui le tableau géographique d'ensemble qui manquait encore de ces régions à peine sorties de leur isolement et annexées d'emblée à l'aire d'activité moderne de l'homme. Il y fait état des plus récents travaux d'exploration, en particulier de ceux qu'ont entrepris les Russes depuis 20 ans.

Après avoir fait revivre les épisodes de la longue et dramatique histoire de la découverte et expliqué les mécanismes du climat, M. Pierre George décrit tour à tour l'Arctique et l'Antarctique, avec les multiples aspects de leur couvertures de glaces, leurs types particuliers d'évolution du relief dans des régions où le sol superficiel ne dégèle que pendant quelques semaines chaque année, les conditions exceptionnelles qui y sont imposées sur terre et sur mer à la vie végétale, animale et humaine, les bouleversements introduits dans les formes de vie et du passé par la pénétration de la technique moderne dans un monde naguère ignoré que survolent de plus en plus nombreux les avions des services de reconnaissance et même des lignes régulières.

Le livre de M. Pierre George, écrit dans une langue simple et claire qui rend les explications scientifiques accessibles à tous, illustré de cartes et schémas expressifs, s'adresse non seulement aux géographes et aux étudiants, mais aussi à tous les esprits curieux du visage divers du monde.

J. P. H.

Echos & Nouvelles

• Bourse de la Canadian Industries Limited

L'année dernière, la **Canadian Industries Limited** fondait une bourse destinée à encourager les travaux post-scolaires en chimie, poursuivis à l'Université de Montréal.

Cette bourse vient d'être augmentée et portée à douze cent cinquante dollars.

L'Université de Montréal représentée par sa Société d'Administration a accueilli avec une vive gratitude ce geste généreux de la **Canadian Industries Limited** destiné à promouvoir des travaux si importants.

: : : : :

• Bourse de cent mille dollars

La Société d'Administration de l'Université de Montréal vient de recevoir un don magnifique de M. Albert Hudon, docteur en Sciences commerciales.

Il s'agit d'une Fondation au capital de cent mille dollars dont le revenu sera employé à aider les élèves qui s'inscrivent à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales.

La Fondation portera le nom du docteur Albert Hudon.

Les fonds seront administrés par les fiduciaires: la Société d'Administration de l'Université de Montréal, le Sun Trust, M. Esdras Minville, directeur de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales et M. Gérard Favreau, vice-président et gérant général de Fashion-Craft.

La Société d'Administration de l'Université de Montréal a exprimé au doc-

teur Albert Hudon ses vifs remerciements pour le don généreux.

• Diététiste

Mlle Jeanne Roy est rendue en Californie en vue d'entreprendre un cours "post graduate" d'un an à Mills College, Oakland. Diplômé de l'Ecole Ménagère provinciale, Mlle Roy s'inscrit à la faculté de Médecine de l'Université de Montréal, section diététique. Bachelière es-sciences en nutrition et diététique (promotion de mai 1946) elle se spécialisera en Administration institutionnelle à l'Université d'Oakland, Californie.

: : : : :

• Dans le monde de l'assurance

M. Emile Daoust gérant-adjoint de la succursale de Montréal de la Dominion Life et diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, a été élu vice-président du Club Hilliard de cette compagnie. Cette élection atteste du succès de M. Daoust et de son chiffre d'affaires excellent.

: : : : :

• Grand congrès éducationnel

L'Association d'Education du Canada et de Terre-Neuve a tenu son 23e congrès à Edmonton du 19 au 23 août. Parmi les principales questions inscrites au programme du congrès on trouvait: l'établissement d'un service de recherches pédagogiques et d'un centre d'informations pour le Canada et Terre-Neuve, la participation du Canada à l'organisation éducationnelle, scientifique et culturelle des Nations Unies, l'adaptation d'un programme d'enseignement secondaire aux besoins de la société moderne ainsi que la réfection des écoles, de l'amélioration des manuels et le perfectionnement du personnel enseignant.